

# La Terre perd la boule

Les Américains sont curieux. Ils mangent des ice creams géants, travaillent dans des tours de 80 étages et lisent des journaux épais comme des annuaires téléphoniques. Tout semble XXL là-bas, l'information comme le reste. Mais la quantité n'importe pas toujours la qualité. Ainsi de Thomas L. Friedman, grand éditorialiste au « New York Times », trois fois prix Pulitzer. On admirait bien lire une pareille plume dans « Le Monde ». C'est brillant, alerte et image. Pour se faire une idée, on pourra lire son dernier livre, *La Terre perd la boule*, qui vient d'être traduit en français.

L'un des charmes de la narration américaine, c'est que, quel que soit le sujet abordé, on nous y raconte une histoire, avec une intrigue bien ficelée et des formules frappées au coin du bon sens. Dans ces conditions, même la lecture d'un journal ou d'un essai devient un spectacle. Le livre de Friedman n'échappe pas à la règle. On ne s'y ennue pas une seconde. On a l'impression que l'auteur nous parle à la terrasse d'un café, en sirotant une menthe à l'eau, tout en citant sa femme et Abraham Lincoln. Deux autorités selon lui.

Impossible ici de résumer ces 500 pages, tant elles balayent tous les sujets: climat, énergie, démographie. Ce que synthétise assez bien le sous-titre de *La Terre perd la boule*: « trop chaude, trop plate, trop peuplée ». Rien de nouveau sous le soleil, comme dirait l'Ecclesiaste. Sauf l'empire du Milieu. Depuis quelques années, la perception qu'ont les Américains du monde semble avoir changé, Chine oblige. Comme s'ils découvraient qu'ils ne sont plus seuls sur Terre. Jusque-là, il y avait la patrie de Walt Disney et d'Edison, centre de l'univers marchand, avec autour quelques tribus barbares, huitiemièrement réparties selon une échelle qui allait du franchement amical au carrément hostile – en gros, de la reine d'Angleterre à Qussama Ben Laden.

Mais voilà, le dragon chinois s'est réveillé, et c'est un concurrent de taille. Pas un essai contre-Adamique qui ne traite du sujet, avec les accents de Caton l'Ancien fustigeant Carthage (même si en fait de Romains, on a vu mieux que les Américains). Toujours est-il que le capitalisme états-unien se regarde vaguement effrayé dans ce miroir grossissant qu'est le capitalisme chinois.

Si le communisme russe, c'était, selon Lénine, les Soviets plus l'électricité, le Parti communiste chinois semble plutôt avoir adopté Confucius plus le PIB. D'où l'ascension foudroyante de la Chine. Mais pour ce faire, elle a saccagé son environnement. Résultat: le pays est une mine à ciel ouvert qui libère ses gaz déletrés. Autant de pollutions qui appellent un traitement radical. Ce à quoi les dirigeants chinois semblent s'employer: si l'on s'en tient au 11<sup>e</sup> Plan quinquennal (2006-2010), cinq fois plus ambitieux que les engagements européens pris à Kyoto.

Un tel volontarisme fait envie à Friedman, qui aimerait bien que son pays soit, rien qu'un petit jour, pareil à la Chine, pour qu'un Politburo impose d'autorité un programme de croissance verte (Obama s'y essaye bien). Tout, plutôt que les atemps suicidaires des démocraties. L'auteur conduit son livre en citant le grand biologiste EO Wilson, qui fait remarquer que, si les abeilles, les fourmis et les termites ne sont pas intelligentes à titre individuel, elles n'en font pas moins preuve d'une extraordinaire intelligence collective. Wilson craignait qu'il en aille différemment pour les humains. Mais peut-être lui manquait-il de connaître les Chinois?

Gabriel Rivière

Thomas L. Friedman, *La Terre perd la boule*, Éditions Saint-Simon, 25 euros.

EL COISCOPE